

L'africanité à travers le prisme des relations à plaisanterie

Étude d'un essentialisme au long cours

Marie-Aude Fouéré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15433>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.15433

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 987-1012

ISBN : 978-2-7132-2129-3

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Aude Fouéré, « L'africanité à travers le prisme des relations à plaisanterie », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 184 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15433> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.15433

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CEA&ID_NUMPUBLIE=CEA_184&ID_ARTICLE=CEA_184_0987

L'africanité à travers le prisme des relations à plaisanterie. Étude d'un essentialisme au long cours

par Marie-Aude FOUÉRE

| Editions de l'EHESS | *Cahiers d'études africaines*

2006/4 - 184

ISSN 0008-0055 | ISBN 9782713221293 | pages 987 à 1012

Pour citer cet article :

—Fouéré M.-A., L'africanité à travers le prisme des relations à plaisanterie. Étude d'un essentialisme au long cours, *Cahiers d'études africaines* 2006/ 4, 184, p. 987-1012.

Distribution électronique Cairn pour Editions de l'EHESS .

© Editions de l'EHESS . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Marie-Aude Fouéré

L'africanité à travers le prisme des relations à plaisanterie

Étude d'un essentialisme au long cours

« Il fit pleuvoir sur ma race, mes parents et moi-même les pires injures, me traitant de petite vipère couvée par un caïman borgne, de porte-guigne né d'un lion édenté et d'une tigresse sans crocs ni griffes, plus quelques noms orduriers que je ne saurais citer [...]. En cours de route, sans doute alléché par mes cent sous de bel argent, Koniba me dit d'une voix douce, sur un ton de reproche amical : “ Je blaguais avec toi, comme j'ai le droit de le faire en tant que *dïmadjo* et en tant que grand-père, mais tu as mal pris ma plaisanterie [...]. Tu es un vilain petit maître, un mauvais fils de Peul” »¹.

La thématique des « relations à plaisanterie »², grand classique des études ethnologiques structuralo-fonctionnalistes des années 1930-1970, revient depuis quelques années sur le devant de la scène académique aussi bien que politique. Qu'ils soient universitaires ou hommes politiques d'Europe et d'Afrique, membres d'associations civiles africaines ou fonctionnaires travaillant pour des organismes internationaux, ils sont nombreux aujourd'hui à s'intéresser de près à ces pratiques anciennes censées promouvoir, par le jeu de la plaisanterie, la solidarité nationale entre les différentes composantes ethniques des États d'Afrique.

1. Amadou Hampâté Bâ (1991). En pulaar, le terme *dïmadjo* désigne les « captifs de case ».
2. Dans la présente contribution, une distinction est opérée entre les « relations à plaisanterie » — expression privilégiée dans le présent texte — ou les « cousinages à plaisanterie », qui renvoient tous deux aux relations entre grandes entités sociales (celles que l'ethnologie classique nomme clans, ethnies, lignages ou patronymes), et les « parentés à plaisanterie », qui désignent des relations analogues mais qui concernent uniquement les membres du groupe de parenté.

Dans la présente contribution, on soutient l'idée que, pour une grande part, ces multiples discours énoncés à propos des relations à plaisanterie puisent dans des représentations anciennement construites de l'Afrique pour exprimer une certaine vision de l'africanité. Du côté des partisans de ces pratiques, les relations à plaisanterie appartiennent à la masse des signifiants disponibles qui permettent de définir les contours de ce concept à géométrie variable qu'est « l'Afrique ». C'est par référence à une tradition considérée comme authentiquement africaine que les porte-parole actuels de ces pratiques expriment leur vérité de l'Afrique. Du côté du monde académique, les réflexions sur ces pratiques achoppent trop souvent aux nombreux imaginaires de l'Afrique et des Africains construits par l'africanisme classique. Hantés par les « spectres »³ de la tradition et de l'ethnie, habités par un esprit fonctionnaliste, ces deux types de discours restent empêtrés dans les filets tendus par les catégories de la pensée européenne du siècle dernier. Tandis que les premiers constituent un bon observateur des procédures de ressourcement identitaire, les seconds attestent d'un difficile renouvellement des postures paradigmatiques en sciences sociales.

Les spectres africanistes

Que l'Afrique ait donné lieu et donne toujours lieu à des fantasmes de toutes sortes, les œuvres de nombreux auteurs en témoignent avec une évidence accrue. L'africanisme, frère jumeau de l'orientalisme⁴ décrié par Edward W. Saïd (1980) n'a cessé d'alimenter de ses préjugés et représentations erronées la perception européenne des populations et des pays du continent africain depuis la conquête coloniale jusqu'à aujourd'hui. On croyait possible que cesse enfin, tout au moins dans le monde académique, ce travail de production et de reproduction d'un « Autre » défini non pas par ce qu'il est, kaléidoscope incessamment changeant, mais par des traits grossiers attribués de l'extérieur et imposés de force. Si cela n'est pas toujours le cas, il ne manque cependant pas de travaux pour traquer les réflexions en mal d'exotisme. Le présent article s'en inspire et tente de poursuivre ce travail épistémologique de dévoilement des fictions de l'Afrique qui ont participé et participent encore à la définition de cette entité. Ces deux monuments de la raison

3. Cette expression est librement reprise d'un article d'Achille MBEMBE (2000 : 17), qui l'utilise pour qualifier les trois moments historiques des rapports entre l'Occident et l'Afrique (l'esclavage, la colonisation et l'apartheid), aujourd'hui devenus les repères à partir desquels les Africains pensent leur rapport à l'Occident.

4. Tout comme Edward W. SAÏD (1980 : 15) le fait pour « l'orientalisme », on distingue ici dans « l'africanisme » deux acceptions : un domaine académique du savoir rattaché à l'aire culturelle Afrique et un « style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique » entre l'Afrique et l'Occident. C'est la seconde acception qui, bien sûr, est ici visée.

ethnologique que sont la tradition et l'ethnie servent d'assises à la construction des pratiques de relations à plaisanterie comme éléments symboliques de l'africanité.

Le poids de la tradition

Les relations à plaisanterie sont une « coutume » ou une « tradition », c'est-à-dire une institution transmise telle quelle au cours du temps sans jamais subir de changements : voilà ce qu'assèment les écrits de certains ethnologues et penseurs en sciences humaines depuis la découverte de ces pratiques « bien étranges »⁵ jusqu'à aujourd'hui. Les propos de Sarah Tanou (2003 : 3) sont dénués d'ambiguïté : « In the course of time, this particular relationship has defied the centuries to remain intact until our days ». Moqueries, interpellations obscènes, vols rituels et rites d'opposition au déroulement sans heurts d'un enterrement⁶, toutes ces pratiques seraient l'expression concrète de façons de faire figées caractérisant une société donnée. Si une telle perspective analytique ne surprend plus guère dans des travaux anciens, on est plus surpris et gêné de la retrouver dans des écrits récents sachant qu'entre temps, la discipline ethnologique a connu des bouleversements tels qu'il semble inenvisageable de les passer sous silence. Que faire en effet de la conjugaison d'efforts visant à déconstruire la tradition, à dévoiler sa nature « inventée » (Hobsbawm & Ranger 1983 ; Mudimbe 1988) ? Comment ignorer la participation de cette catégorie à l'entretien de représentations réductrices, tantôt foncièrement racistes tantôt grossièrement condescendantes, de l'Afrique

-
5. L'expression (« *eigentümliche Sitte* ») est de Peter REICHARD (1889 : 247), premier à évoquer, pour la Tanzanie (ex-Tanganyika), l'existence de relations à plaisanterie appelées *utani* en swahili.
 6. Il s'agit d'exemples classiques de pratiques qui s'effectuent dans le cadre des « relations à plaisanterie ». D'autres types de comportements peuvent être adoptés. Les membres de lignages, de clans ou d'ethnies liés par ces relations se doivent entraide ou assistance dans les moments difficiles. Ils conduisent les funérailles d'un membre du groupe avec lequel ils sont liés, participent aux dépenses, creusent la tombe et enterrent le mort ; ils font aussi la cuisine et nettoient la maison de la famille endeuillée. Les partenaires à plaisanterie sont présents lors de la cérémonie d'investiture des chefs de groupes claniques ou ethniques avec lesquels ils ont établi des relations à plaisanterie. Ils sont préposés aux rites funéraires de ces chefs. Au quotidien, quand des partenaires à plaisanterie se rencontrent, ils s'insultent ou se raillent, et peuvent aller jusqu'à l'injure ou aux coups. Tout individu peut entrer chez son partenaire, boire les réserves de bière et se servir dans les réserves de nourriture. Il peut réclamer des habits portés à l'envers ou des vêtements qui sèchent sur le toit d'une hutte, ainsi que des vêtements neufs portés sans avoir été lavés. Enfin, les deux devoirs majeurs qui incombent aux partenaires à plaisanterie consistent à offrir l'hospitalité à tout voyageur membre d'une ethnie à plaisanterie ainsi que lui proposer repas et aide financière (FOUÉRÉ 2004).

(Mbembe 2000) ? Autant cette fiction coloniale qu'est la tradition s'est enracinée dans les catégories de pensée occidentales et africaines, autant sa contrepartie critique semble n'être, pour certains auteurs, qu'une lointaine émanation vaporeuse. Il a été montré dans un précédent travail (Fouéré 2004) que les pratiques de relations à plaisanterie ont été construites comme des coutumes suivant une double impulsion intellectuelle. C'est tout d'abord une approche normative de la société, selon laquelle les êtres humains sont soumis aux lois de la société à laquelle ils appartiennent, qui a insufflé son pesant de rigueur extrême, de nécessité impérieuse, d'obligations inconditionnelles aux relations à plaisanterie⁷. Cette perspective *jurale* s'est parfaitement accommodée des paradigmes fonctionnalistes et symbolistes qui ont submergé la pensée ethnologique au milieu du siècle dernier. Les travaux de Radcliffe-Brown (1968) et de Marcel Griaule (1948), pourtant concurrents dans les approches proposées, ont continué à présenter les sociétés humaines comme des microcosmes harmonieusement régis par des règles sociales que chacun s'emploierait à respecter. Dans cette perspective, les relations à plaisanterie ont été conceptualisées comme une institution dont les rouages, parfaitement rodés, ont pour fonction d'évacuer les tensions psychologiques et sociales qu'impose la contrainte de la règle, et permettre à la société de se reproduire telle quelle. Dans la terminologie de Radcliffe-Brown (1968 : 158), c'est la « conjonction sociale », c'est-à-dire le maintien du tissu social, qui est visée dans « cette amitié qui ne s'offense pas de l'insulte ». Servant la reproduction de la société dans son *statu quo* social, politique et religieux, les relations à plaisanterie entrent donc bien, dans une telle optique analytique, dans la définition de la « tradition ».

Certes, dans les travaux récents, la fidélité au paradigme de la tradition est variable selon les auteurs. Si une approche de ce type reste la norme, une inflexion se fait sentir chez des chercheurs critiques à l'égard des pré-construits ethnologiques (Canut 2002 ; Fouéré 2004 ; Galvan 2003 ; Hagberg 2002 ; Smith 2004), héritiers des réflexions pionnières dans la redéfinition des relations à plaisanterie (Amselle 1990, 1996 ; Fay 1995 ; Parkin 1980). Rejetant une vision mécaniste des relations sociales, selon laquelle ces dernières tendraient spontanément à favoriser une harmonie présumée, ils privilégient des approches qui ont en commun de mettre en lumière les tensions diverses qui, s'exprimant notamment dans les pratiques de relations à plaisanterie, participent continuellement à construire les groupes. Selon

7. Dans les travaux de P.-E.-M. DOUMBIA (1936 : 359), les relations à plaisanterie dites *séninkougna* entre clans et ethnies du Mali sont décrites en déployant une terminologie juridique très prononcée : « la *séninkougna défend* quelques fois aux personnes de deux clans de se marier entre elles [...]. Elle *ordonne* la protection et l'entr'aide. Les *séninkoun* [partenaires à plaisanterie] peuvent se dire toutes sortes d'injures grossières, se ridiculiser et se supporter mutuellement sans la moindre fâcherie, sans dispute, *sans jamais* se porter des coups. En effet, *il est interdit* de faire verser des larmes à son *séninkoun*, de le battre, de le blesser et *a fortiori* de le tuer ou de le réduire en esclavage » (mes italiques).

les termes de Cécile Canut (2002 : 20), concernant les relations à plaisanterie dites *senankuya* au Mali, « comme pour bien d'autres types *d'invention de la tradition*, les *senankuya* doivent sortir d'une analyse folklorique [...]. [Les] réduire à un rôle culturel, c'est occulter [leur] dimension politique, au cœur des relations de pouvoir ». On constate que les travaux anthropologiques produits par des chercheurs africains ont du mal à remettre en cause le modèle classique d'analyse des relations à plaisanterie, probablement contraints par le poids de la *doxa* africaine (Mbembe 2000). Bien évidemment, il ne s'agit pas d'un biais « proprement » africain, tout d'abord parce qu'un certain nombre de réflexions (bien qu'elles ne donnent pas toujours lieu à des publications⁸) échappe à cette vague de la « tradition », mais aussi parce que l'on constate l'existence d'un même phénomène en Europe et aux États-Unis. C'est en particulier au sein des sciences politiques américaines et des travaux sur la résolution des conflits qu'une perspective critique envers la qualité d'institution immuable des relations à plaisanterie peine à émerger. Les définitions de départ des relations à plaisanterie, ancrées dans le modèle analytique de l'ethnologie classique, se déclinent en termes de tradition : « Joking relationships are *customary* ties that link various groups and individuals » (Davidheiser 2003) ; « We ask [...] why “*traditional* cures” for quite traditional conflicts seem inadequate under “modern” conditions » (O'Bannon 2003)⁹. Les travaux de I. W. Zartman (2000), à l'origine de l'impulsion des recherches en sciences politiques sur les relations à plaisanterie, font l'économie d'une réflexion sur la question de leur participation au phénomène de la « tradition », dans le sens classique de ce terme.

La fiction de l'ethnie

Le recours non critique aux catégories de « clan » et d'« ethnie » ajoute de l'eau au moulin de la reproduction des imaginaires de l'Afrique. Ces termes qui, dans la pensée africaniste du siècle dernier, ont longtemps renvoyé à des entités sociales closes sur elles-mêmes, aux caractéristiques sociales et culturelles immuables, continuent de ponctuer avec assurance les réflexions sur les relations à plaisanterie. Certes, les premiers penseurs européens ayant proposé des analyses faisaient un usage immodéré de ces catégories. Par exemple, R. E. Moreau (1941, 1944), grande figure des recherches sur les relations à plaisanterie dites *utani* en Tanzanie, distingue nettement « *utani* externe », c'est-à-dire entre ethnies (« *tribes* » dans le texte en anglais), et « *utani* interne » — à l'intérieur d'une même ethnie, donc entre clans. Ce faisant, il valide les découpages entre groupes dont lui font part ses informateurs, et fait reposer l'ensemble de ses réflexions sur des identités objectives.

8. Information personnelle.

9. Mes italiques.

Mais, malgré toutes les qualités informatives de ces travaux, on ne peut rester fidèle à ce qui est aujourd'hui dénoncé comme une fiction sans paraître vouloir priver de considération une tradition scientifique renouvelée par la question de la déconstruction de l'ethnie. Les conceptions essentialistes de l'ethnie et du clan sont aujourd'hui battues en brèche, en particulier chez les africanistes (Amselle & M'Bokolo 1985 ; Chrétien & Prunier 1989). Les « ethnies » et les « clans » sont le produit de la rencontre de catégories identitaires locales, mouvantes, et de catégories identitaires importées, imposées comme des identités intemporelles. Elles doivent donc être un objet d'interrogation épistémologique et non des entités allant de soi. Comme le rappelle Jean Bazin (1985 : 125-126), « que les ethnies deviennent éventuellement des sujets, que des découpages coloniaux se transforment en références culturelles indispensables et "évidentes" pour les acteurs contemporains, cela ne doit pas impliquer qu'on en projette la figure dans un passé où elles n'avaient pas de sens, qu'on leur accorde, sous couvert de légitimation, le bénéfice de l'éternité ». Dès lors, la tâche des ethnologues est de faire découler leurs études d'une interrogation au préalable des catégories identitaires dont ils devront faire usage, non de chercher une nature *sui generis* qui correspondrait à celles-ci.

Dans beaucoup de travaux d'anthropologie produits en Afrique, on constate une grande frilosité quant à tout regard critique sur la thématique de relation à plaisanterie, dans le rapport qu'elle entretient avec leurs référents identitaires. Les catégories d'ethnie et de clan appuient les réflexions développées sans même que soit évoquée l'existence d'un courant de pensée aujourd'hui hégémonique selon lequel ces catégories, construites par l'ethnologie classique, doivent faire l'objet d'une critique préalable pour discuter leur pertinence. C'est ainsi que des auteurs comme Joseph Y. Wegrü (2000), Amadou T. Doumbia (2002) ou Sarah Tanou (2003) proposent des informations de terrain sur les relations à plaisanterie qui sont traversées par un héritage essentialiste semble-t-il invisible aux yeux de leurs auteurs. De même, nombreuses sont les personnalités africaines impliquées dans la vie politique de leur pays qui, s'imposant comme les agents du renouveau de l'Afrique, ne s'encombrent pas des précautions requises par la démarche scientifique. Ils recourent sans restriction aux catégories d'ethnie, de clan ou de lignage (Konaté 1999 ; Mkangi 1997). Enfin, les travaux de science politique à dominance américaine ont tendance à se fourvoyer dans la même impasse essentialiste. Leurs auteurs font part d'une érudition large, qui mêle ethnologie, sociologie, histoire et science politique, et qui les amène à évoquer les travaux de l'anthropologie déconstructiviste des années 1980 pour mieux mettre en lumière l'absence de pertinence des catégories de clan ou d'ethnie. Toutefois, cette première étape critique tourne souvent court, l'ethnie redevenant le point focal de la réflexion. Au lieu d'intégrer, dans leurs réflexions, les catégories identitaires déclinées par leurs interlocuteurs en tant que catégories « imaginées », dans le sens que B. Anderson (1983) donnait à ce terme, à savoir d'identités vécues ou « subjectives », ces travaux

ont tendance à les tenir pour « objectives ». De telles approches en termes de catégories identitaires rigides négligent les apports de l'anthropologie sur la construction des groupes sociaux (Barth 1969 ; Kopytoff 1987) mais aussi la richesse des analyses conversationnelles, inspirées des travaux d'Erving Goffman (1991) et du courant de l'ethnométhodologie, puis renouvelées dans le cadre de l'anthropologie linguistique américaine. Ils ratent de fait l'idée que ce qui se donne à voir à travers les relations à plaisanterie, en tant qu'énonciation des stéréotypes qui caractérisent les autres groupes, c'est la construction *in situ* des identités individuelles et collectives (Canut 2002 ; Fouéré 2004 ; Parkin 1980). En d'autres termes, les relations à plaisanterie ne se comprennent pas en s'appuyant sur des catégories préconstruites : elles appartiennent aux mécanismes sociaux permettant de maintenir, de questionner voire de refuser des identités assignées par la force de l'évidence.

Le paradigme fonctionnaliste

S'il a été indiqué que les relations à plaisanterie étaient considérées comme une coutume, précisant en note ses formes concrètes d'expression, on a jusqu'à présent laissé en suspens la question de savoir quelles *fonctions* leur ont été attribuées par la pensée fonctionnaliste, laquelle s'est monopolisé le droit de parler de ces pratiques pendant plus d'un demi-siècle. Dans son ouvrage *Structures et fonction dans la société primitive* (1968), qui reprend entre autres deux articles sur les relations à plaisanterie successivement parus dans la revue *Africa* en 1940 et 1949, Radcliffe-Brown propose une réflexion fondée sur ce type d'approche qui fait autorité encore aujourd'hui. Selon l'auteur, les relations à plaisanterie entre groupes claniques ou ethniques permettraient de faire ressortir par intermittence, sur le mode dérisoire de la plaisanterie, les tensions qui naissent de la rencontre entre groupes étrangers. Toute situation de contact entre étrangers étant potentiellement dangereuse, il aurait fallu qu'apparaissent des modes de gestion de ces dangers. Les émotions fortes liées à la peur d'une menace réelle ou imaginée ressortiraient donc dans ces plaisanteries et autres taquineries par un processus de délivrance cathartique. Dans la pensée fonctionnaliste, les pratiques en question participent donc au maintien de la paix entre sociétés, puisqu'une « relation comportant l'échange d'insultes ainsi que l'obligation de ne pas les prendre au sérieux est la seule qui, au moyen de ces conflits simulés, évite les conflits réels » (Radcliffe-Brown 1968 : 177). Plutôt qu'un affrontement par les armes, des groupes sociaux étrangers auraient mis en place des mécanismes permettant le développement de relations pacifiques, créant ainsi du lien social. C'est une telle définition des relations à plaisanterie, qui conjugue les imaginaires les plus courants d'une Afrique de la *tradition* et des *groupes ethniques imperméables* les uns aux autres, à une perspective proprement fonctionnaliste, qui sert de fondement aux réflexions contemporaines. Comme le note l'anthropologue Sten Hagberg (2002 : 1)

au sujet du Burkina Faso, « the functional bias in explaining this social institution is alive and well in academic and popular writings, as well as in intellectuals' discourse in contemporary Burkina Faso ».

Au cœur de la majeure partie des travaux actuels se trouve l'idée selon laquelle les relations à plaisanterie seraient des modes de résolution des conflits. Le pouvoir en place devrait les promouvoir afin de préserver l'unité nationale. Les promoteurs patentés de cette optique dans le champ intellectuel africain, tels Amadé Badini (1996), Katama Mkangi (1997), Alain Sissao (2002) et Doulaye Konaté (1999) sont fidèles au paradigme fonctionnaliste dans leur manière de présenter les relations à plaisanterie. En effet, selon eux, ces pratiques seraient des mécanismes de régulation des conflits ethniques, de vraies « machines à fabriquer des solidarités » (Badini 1996). Dans une communication pour le ministère malien du Développement social, le professeur Doulaye Konaté défend l'idée que les relations à plaisanterie font partie des coutumes maliennes qui favorisent la tolérance, la dignité humaine et la paix civile. Dans cette optique, les relations à plaisanterie sont considérées comme des « savoirs locaux », c'est-à-dire des modes de connaissance pratiques propres à un espace socioculturel donné (Hountondji 1994 ; Gyekye 1996), qui témoignent de l'existence de mécanismes endogènes de gestion des conflits. En tant que telles, elles relèvent aussi d'une catégorie nouvellement apparue dans le champ politique, les « modes alternatifs de règlement des conflits » (MARC), supposés être adaptés à la réalité africaine. De nombreux travaux de science politique, parus depuis les années 1990 en Europe et aux États-Unis, font écho aux préoccupations des défenseurs africains des relations à plaisanterie. Ils consistent à évaluer l'efficacité de celles-ci dans la résolution des conflits (*conflict mediation* ou *dispute management*) entre groupes ethniques en Afrique. Ainsi, I. W. Zartman (2000), connu pour ses écrits sur la résolution politique des conflits socio-ethniques, défend aujourd'hui l'idée que les pratiques « traditionnelles » utilisées pour désamorcer les conflits devraient remplacer les techniques diplomatiques et politiques « modernes » préconisées par les organisations internationales. Les relations à plaisanterie compteraient parmi ces pratiques traditionnelles de prévention des conflits au quotidien (Wilson-Fall 2000).

Le paradigme fonctionnaliste qui sert de fondement aux discours présents sur l'usage instrumental à faire jouer aux relations à plaisanterie, a ceci d'imparfait qu'il prend racine sur un déni de l'histoire des groupes et sur le refus de prendre en compte la conflictualité et les stratégies de légitimation du pouvoir qui sous-tendent des relations entre groupes sociaux. Au lieu de se demander quelle *fonction positive* remplissent les pratiques ici étudiées dans la reproduction à l'identique des groupes sociaux et des relations qu'ils entretiennent avec les autres groupes, il conviendrait plutôt de privilégier des réflexions historiques et politiques (Fouéré 2004). Une histoire de la Tanzanie permet en effet de mettre en évidence le fait qu'à l'époque précoloniale, les relations à plaisanterie, nommées *utani*, émergent dans un contexte de mobilité géographique, mais aussi morphologique des

entités sociopolitiques qui occupent l'espace est-africain (Alpers 1975 ; Iliffe 1969, 1979). Cette mobilité était généralement le résultat des phénomènes incessants d'intégration et de rejet à la périphérie de petits groupes marginaux par une formation politique dominante de type centralisé (Kopytoff 1987). Ces formations puissantes imposaient aux petits groupes détachés dans leurs périphéries des relations de dépendance économique voire de prédation active. C'est dans le cadre des situations de frictions entre ces différentes entités, situations où transparaissent des rapports de force variables, que les pratiques universelles de réduction de l'autre à des clichés péjoratifs ont pris une tournure plus « officielle ». Le quotidien des rapports de force s'est peu à peu inscrit dans des relations asymétriques instituées, certes pacifiques¹⁰, mais ayant pour effet de maintenir les groupes dans leurs positions respectives. Comme le résume l'ethnologue Stephen Lucas (1974 : 12) dans son travail colossal sur l'*utani* en Tanzanie, « *utani* is a system of ritual interaction closely linked to cultural and economic differentiation between the groups and the individuals who practice it ». Avec l'appui d'une histoire politique de la Tanzanie, l'hypothèse fonctionnaliste d'un système social idéal en équilibre permanent doit être revisitée. Les relations à plaisanterie ne participent pas tant au maintien de relations cordiales entre entités sociopolitiques qu'elles témoignent des dissymétries dans la détention du pouvoir politique et économique entre ces entités à géométrie variable.

Il s'avère donc que les spectres de la tradition et de l'ethnie continuent de hanter les travaux actuels sur les relations à plaisanterie, d'autant mieux qu'ils s'accommodent aisément d'une perspective fonctionnaliste des relations humaines. Dissertant sur le rôle possible à faire jouer aux relations à plaisanterie, les intellectuels d'Afrique ou d'ailleurs les plus prolixes puisent la définition de ces façons de faire dans les étagères de la « bibliothèque coloniale » (Mudimbe 1988), *topos* inépuisable à partir duquel l'Afrique est aujourd'hui pensée. Comme le rappelle Achille Mbembe (2000 : 30), l'ensemble des textes d'administrateurs et d'ethnologues s'immiscent et s'insinuent partout, « au point où le soi qui prétend parler d'une voix authentiquement sienne encourt toujours le risque de ne jamais s'exprimer qu'à partir d'un discours pré-constitué, qui masque le sien propre, le censure ou l'oblige à l'imitation ».

La production de l'Afrique

La discipline anthropologique perd aujourd'hui son monopole discursif sur la catégorie de « relations à plaisanterie ». Produite en son sein, boudée par les chercheurs avant de faire l'objet d'un regain d'attention depuis les

10. Tal TAMARI (1997) montre que dans le Mali médiéval, les relations à plaisanterie étaient un « instrument de la diplomatie mandingue » permettant de maintenir des relations pacifiques entre entités ethnopolitiques.

années 1990, cette thématique devient aujourd'hui un élément symbolique de la construction de l'Afrique. Ce signifiant étranger, au croisement de multiples imaginaires de l'Afrique, est aujourd'hui investi du pouvoir d'énoncer la vérité d'une culture. S'il est souvent repris pour perpétuer ces « métaphysiques de la différence » (Mbembe 2000) qui relèvent d'une vision essentialiste des groupes humains, il permet aussi de proposer des nouvelles définitions de l'identité africaine.

Réenchanter la tradition

Partant d'une définition anciennement construite, les partisans et/ou les penseurs des relations à plaisanterie tentent de réactualiser ces pratiques aux enjeux présents. Ce sont tout d'abord les pratiques elles-mêmes qui sont transformées. Si par le passé, des partenaires à plaisanterie venaient, sans façon, arracher un pagne noué à l'envers, lançaient des piques incisives ou ne se privaient pas d'adopter des comportements habituellement réprouvés, ils devraient aujourd'hui se limiter à des propos badins, parfois gentiment moqueurs, mais jamais offensants. Comme le suggère Joseph Y. Wegru (2000) les relations à plaisanterie doivent être débarrassées de leurs traces de grossièreté ou d'agressivité pour pouvoir s'exprimer sous la forme de blagues et de farces sans conséquence : « We need to re-examine the content of our jokes and do away with any dehumanising elements, which may hamper the dignity and welfare of the group. » En d'autres termes, la première étape dans l'évolution programmée des relations à plaisanterie consiste à leur faire subir une cure de jeunesse. Il faut à la fois éliminer les aspérités de ces pratiques et leur fournir un cadre d'expression consensuel¹¹. Cette aseptisation forcée rend possible la seconde étape : faire de ces pratiques un mécanisme fondamental dans la médiation des conflits. C'est en effet à condition de favoriser un rire bon enfant, plutôt qu'un rire jaune sous-tendu par de la rancœur que les relations à plaisanterie doivent permettre aux groupes d'entretenir des rapports cordiaux ou de dénouer les situations de tensions. Autrement dit, pour que la métamorphose des relations à plaisanterie soit possible, il convient de les détacher de leur ancrage situationnel pour les ériger en façons de faire conventionnelles, normalisées selon une logique gouvernementale. La tradition dont parlaient les pères fondateurs de la catégorie de relations à plaisanterie se métamorphose en

11. Bakary SOUMANO (2002 : 3) défend une position identique à celle de Joseph Y. WEGRU : « Sont donc exclus du jeu, la médisance, la calomnie et autres comportements susceptibles de vicier l'atmosphère de convivialité du groupe. Au contraire, les taquineries qui cassent la glace d'un premier contact, les drôleries, les farces, le comique en général, toutes les actions humoristiques qui permettent de créer les conditions propices à l'accueil hospitalier de l'inconnu en instaurant une ambiance détendue, d'évacuer les conflits potentiels ou réels, bénins ou graves et de bâtir une paix sociale sereine et chaleureuse sont les bienvenus. »

une « néo-tradition » (Galvan 2003), c'est-à-dire en une institution rattachée à des imaginaires passés mais chamboulée par sa réactualisation au contexte présent.

Il doit ici être rappelé que le renouveau de la thématique des relations à plaisanterie en Afrique dans les années 1990 n'est pas le résultat d'une impulsion donnée par un champ intellectuel soucieux de repenser ces objets de recherche. Il a été favorisé par des financements émanant des organismes internationaux. De grandes conférences sur le savoir local, le développement et la paix ont été organisées au Burkina Faso (Topan 1999, Kompaoré 1999), au Sénégal (Mariko 1990) ou au Mali (Konaté 1999) par l'UNESCO et les ministères de la Culture de ces pays. Les contributions de Doulaye Konaté (1999) soulignaient le rôle à faire jouer aux relations à plaisanterie en tant que mécanismes endogènes de promotion de la paix. Au Kenya, ces mêmes organismes financent des écrits (Assefa 1993 ; Mkangi 1997). On constate donc que c'est dans le cadre des programmes de recherche à la thématique imposée par les organismes d'État et les organisations internationales que le renouveau des relations à plaisanterie a pris consistance. En outre, le désengagement des gouvernements nationaux de la vie économique et politique, qui s'effectue dans le contexte de politiques de libéralisation de l'économie, a pour conséquence de laisser à la société civile le soin de s'organiser, favorisant la percée de visions particularistes, souvent ethniques, de la société (Bratton & Hyden 1994). Les relations à plaisanterie font écho à ces soucis communautaristes, comme en témoigne le nombre croissant de structures associatives qui débattent de cette thématique¹². Le développement des relations à plaisanterie, impulsé au niveau international, s'enracine au niveau local.

La percée des approches différentialistes

À notre sens, c'est en partie une pensée imprégnée de différentialisme racial qui se donne à voir dans l'effort de promotion des supposées traditions africaines. Au lieu d'interroger la mise en application pratique, *sur le terrain*, des techniques de gestion des conflits « à l'occidentale », les organisations internationales, agents majeurs du réenchantement de la tradition, préfèrent dénier à l'Africain la rationalité nécessaire au bon fonctionnement de ces techniques. Pour formuler l'idée que les problèmes de l'Afrique devraient être résolus par des remèdes traditionnels, et donc que les Africains seraient imperméables à la rationalité qui fonde les techniques « occidentales », il

12. Au Burkina Faso, des associations de défense et de promotion des relations à plaisanterie se sont créées et gagnent en popularité. Ainsi, l'*association burkinabè pour la promotion de la parenté à plaisanterie* organise des lectures publiques sur ce thème et des rencontres sportives entre partenaires à plaisanterie (SISSAO 2002 : 153-156). Des associations similaires prennent formes dans les autres grandes villes du Burkina : Bobo-Dioulasso, Kampti, ou Batié (HAGBERG 2002).

faut au préalable nier les errements de l'aide occidentale. Celle-ci a trop souvent été plaquée sur des réalités mal documentées et mal interprétées. C'est donc une approche culturaliste teintée d'essentialisme qui caractérise la néo-tradition des relations à plaisanterie. Cette vision différentialiste, qui dénie aux Africains leur pleine participation à l'humanité (Mbembe 2000), alimente la fiction d'une Afrique aux traditions multiséculaires adaptées à la « mentalité » africaine. Elle est tributaire d'une perspective ethnocentriste de l'Afrique, la cohésion nationale semblant ne pouvoir être pensée autrement que comme paix ethnique. Enfin sous une telle définition des relations à plaisanterie se font jour tous les stéréotypes médiatiques d'une Afrique sauvage et cruelle minée par ses « conflits ethniques » — le cas du génocide rwandais étant brandi comme la preuve irréfutable de la sauvagerie propre à l'Afrique. L'ensemble des préconstruits ethnologiques passés, qui alimentent des imaginaires collectifs de tout ordre, collent à la peau de la définition moderne des relations à plaisanterie. Pour pousser la logique à son terme, on est en présence d'une pensée qui, construite sur des récits fictionnels devenus imaginaires incorporés, propose des solutions culturelles (la tradition) à des problèmes considérés comme culturels, l'entité « ethnie » étant perçue comme la source des maux de l'Afrique.

De nombreux travaux produits aux États-Unis traitant des modes de résolution des conflits laissent entrevoir leur adhésion à un mode de pensée dichotomique lorsqu'ils évoquent l'adaptation possible des relations à plaisanterie à l'Occident. Pour combattre les conflits culturo-politiques qui émergent en Occident, il conviendrait de s'inspirer des ressources de l'Afrique : « Joking kinship may also offer ideas for enhancing mediation praxis in the USA. Might it be possible to combine the affective power of Gambian style mediation with the strengths of the model we have developed in the North ? [...]. It would be fascinating to see some mediators trying creative ideas in their work such as incorporating prayer, sharing the food, drawing on institutions such as sports, and so forth » (Davidheiser 2003 : 12-13). En d'autres termes, si dans un premiers temps, c'est l'Occident qui a exporté ces modèles de résolution des conflits en Afrique, c'est au tour de l'Afrique de servir de modèle à l'Occident. L'Afrique est le lieu où un Occident bien malade peut trouver du sang frais. Elle doit être source de régénération. Comme l'indique J.-L. Amselle (2002 : 53) dans un écrit sur les représentations de l'Afrique en Occident, « Le champ des relations politiques de l'Occident et du Japon, soumis au règne du contrat et enserré dans le corset de l'« espace public », pourrait trouver un regain de vigueur dans les techniques de délibération des assemblées villageoises africaines, lesquelles ne parviennent à une prise de décision qu'après avoir enregistré les opinions de tous leurs membres et valorisent donc le consensus au détriment de l'opposition tranchée entre les « perdants » et les « gagnants ». Modèle d'équilibre de petites communautés respectant le statut de leurs membres, le règne du consensus ou de la palabre fournirait ainsi un utile complément aux procédures bureaucratiques et contractuelles régissant le comportement des décideurs des pays

développés ». Les propositions d'adoption des relations à plaisanterie, qui ont le souci louable de vouloir prévenir les escalades de violence, ont toutefois ceci d'ambigu qu'elles reposent sur une division nette entre des techniques « à l'africaine » et des techniques « à l'occidentale » de résolution des conflits, en accord avec les modes de vie et les valeurs de ces deux entités. La recherche du consensus et de la discussion serait en accord avec la vie communautaire et le poids du religieux en Afrique, celle de l'efficacité des moyens mis en œuvre et du non-engagement affectif des médiateurs avec la vie individualiste des sociétés occidentales, caractérisées par la rationalité. Le glissement vers les oppositions entre communauté et société, religiosité et rationalité, ou émotions et intellect ne font que réactiver la coupure entre des mondes analysés dans leur antagonisme (Goody 1979). La distinction entre « Eux » et « Nous », au fondement de l'africanisme classique, n'a pas fini d'imprégner les représentations du monde social.

Approche particulariste contre géopolitique des relations à plaisanterie

Nombreux sont les travaux d'intellectuels, de politiciens et d'agents du renouveau africain qui revendiquent aujourd'hui le caractère proprement africain des relations à plaisanterie. Pratiques nées en Afrique, étudiées en Afrique, elles seraient aussi africaines par le fait qu'elles font appel à des traits de caractères authentiquement africains : la recherche du consensus, l'esprit de communauté, le tempérament chaleureux, l'hospitalité. Le symbole de « l'arbre à palabres » imprègne les réflexions sur les relations à plaisanterie. De part leurs caractéristiques, les pratiques en question accèdent donc au statut d'éléments du patrimoine culturel africain. Les défenseurs de cette approche particulariste, que l'on trouve dans le camp des promoteurs des relations à plaisanterie comme mécanisme de cohésion nationale aussi bien que dans celui des penseurs attachés à une perspective simplement analytique, définissent une africanité à partir d'un trait culturel que la recherche ethnologique vient leur fournir. La production de l'Afrique est rendue possible par le transfert de signifiants historiquement construits vers un espace discursif qui travaille à un renouveau identitaire africain. Mais à l'examen, un grand nombre de discours contemporains sur l'identité culturelle africaine, en référence aux relations à plaisanterie, croissent sur un fond de pensée raciale. À travers ces pratiques est réaffirmée une spécificité africaine rabattue sur un espace, le continent africain, une race, les « Noirs », une culture, incarnée par la coutume (Mbembe 2001). La défense de la particularité de l'espace géographique et culturel africain est tributaire d'une vision différentialiste qui trace une frontière imperméable entre Afrique, Occident et autres parties du monde. Les « techniques » de maintien de la paix que sont les relations à plaisanterie seraient les preuves vivantes de l'unité du continent africain, unité fondée sur la différenciation radicale avec

l'autre. Le monde « occidental », qui sert alors de repoussoir, est réduit aux stéréotypes stigmatisants suivants : froideur, instinct guerrier, individualisme. La pensée afrocentriste rejoint ici les prémisses de l'idéologie internationaliste discutée plus haut.

L'affirmation de l'étanchéité de l'Afrique au reste du monde requiert que soient sélectionnés, dans les travaux ethnologiques qui lui servent de support argumentaire, les seuls éléments en sa faveur. La composante comparatiste de nombreux écrits, ignorée des porte-parole du réenchâtement africain de la tradition, laisse pourtant inaugurer de perspectives analytiques autrement plus ouvertes. Si l'étude intensive et localisée des sociétés a été le paradigme dominant de l'anthropologie à partir des travaux de Malinowski (1922) sur les îles Trobriands, les travaux sur les relations à plaisanterie ont souvent eu cette particularité que, décrivant un phénomène lié à la rencontre des groupes humains, ils n'ont jamais répondu à la perfection au modèle anthropologique classique. L'existence de pratiques analogues dans des espaces éloignés de l'Afrique, dont attestent les travaux de R. H. Lowie (1912) sur les Indiens crow d'Amérique du Nord, ceux de W. H. R. Rivers (1914) et de Maurice Leenhardt (1930, 1947) sur l'Océanie ou ceux de Margaret Mead (1934) sur les populations des îles de l'Amirauté, est mentionnée dans les travaux de l'anthropologie africaniste. Certes, l'observation de ressemblances formelles entre des faits culturels observés aux quatre coins du monde ne consiste pas en soi une preuve suffisante pour affirmer l'unité du phénomène « relations à plaisanterie ». Mais on reconnaîtra qu'elle suggère des pistes de lecture novatrices, soulevant des interrogations sur la mise en réseau possible de sociétés très éloignées (Amselle 2001) ou sur l'universalité de pratiques de production des frontières identitaires (Barth 1969).

Dans le cas de la Tanzanie, les travaux d'anthropologie et de micro-histoire ont rarement pensé la pluralité des ethnies à partir de l'idée d'un réseau culturel commun ou de plusieurs réseaux (culturel, politique, économique) entrecroisés. Les écrits qui se sont aventurés dans cette voie ont eu tendance à restreindre leur unité d'analyse par l'imposition des critères privilégiés de l'anthropologie : les relations de parenté. Ainsi, le travail de T. O. Beidelman (1967) sur les populations de l'Est de la Tanzanie tente de s'émanciper d'une approche ethniciste de la réalité sociale, mais échoue dans cette entreprise dans la mesure où, ayant choisi pour critère d'analyse le partage de mêmes pratiques matrimoniales, il en oublie de penser l'insertion de cet espace matrilineaire dans des ensembles plus vastes. Pour rendre compte avec une plus grande exactitude des relations à plaisanterie, il convient de les restituer dans l'espace géopolitique dans lesquelles elles s'imbriquent (Fouéré 2004). Les nombreuses chaînes commerciales précolumbiennes, auxquelles se sont ajoutées les routes des caravanes (Alpers 1975), sont à l'origine d'un système d'échange ouvert qui s'étend bien au-delà des frontières actuelles de la Tanzanie. Cela explique que, malgré une couverture informative inégale, les travaux des anthropologues attestent de relations à plaisanterie dans l'ensemble des pays voisins. En Zambie actuelle,

ex-Rhodésie du Nord, la présence du *Rhodes-Livingston Institute* a permis de produire des connaissances étendues sur cette partie du monde, comprenant entre autres des travaux sur les relations à plaisanterie (Melland 1923 ; Richards 1937 ; White 1958 ; Stefanyszyn 1964). Des relations analogues ont été découvertes au Nigeria (Meek 1925 ; Haffenden 1930), à mi-chemin entre Afrique de l'Est et Afrique de l'Ouest. Par conséquent, il serait tout à fait avisé d'entreprendre un travail de longue haleine visant à penser les relations à plaisanterie dans un système international ouvert, faisant lien entre les différents pays d'Afrique de l'Est, mais aussi entre Afrique de l'Est et Afrique de l'Ouest — deux espaces trop souvent cloisonnés au niveau académique — voire au-delà.

L'Afrique afrocentriste

Il est à noter que le réenchâtement de la tradition dite « relations à plaisanterie » participe d'un renouveau général de la pensée afrocentriste. En voulant combattre les « falsifications multiséculaires » que la tradition scientifique européenne — dans le champ historique principalement — a fait subir à l'Afrique, les premiers théoriciens de l'afrocentrisme ont rendu possible des formes populaires d'afrocentrisme, « en quête d'une identité collective et d'une juste revanche sur l'“Occident” » (Fauvelle 1998). Une telle revanche prend corps à travers le renouveau des traditions. Autrefois signes de l'infériorité africaine, les traditions étaient ce dont il fallait se défaire pour monter en civilisation, cette dernière étant, par définition, occidentale. Mais une fois « démontrée » que la civilisation africaine est issue de l'Égypte Ancienne (Cheikh Anta Diop 1955), celle-ci n'a plus rien à se reprocher : voici donc les traditions et les modes de connaissances locaux tirés de l'oubli, réhabilités et réadaptés au contexte moderne. L'appropriation des relations à plaisanterie par les Africains illustre cette opération par laquelle les signifiants étrangers à une culture sont dépoussiérés pour être investis du pouvoir d'énoncer la vérité de cette autre culture.

Pour certains agents du renouveau africain, les relations à plaisanterie sont plus qu'une simple « tradition ». De part le statut de « savoirs locaux » qui leur est attribué, c'est-à-dire de mécanismes endogènes de prévention ou de résolution des conflits, elles témoigneraient d'un ancrage multiséculaire de la démocratie en Afrique. Selon les termes du griot Bakary Soumano (2002 : 1), « les relations cathartiques sont un système de gestion de la diversité, qui en débordant les clans, les ethnies, les castes et les âges, propose une démocratie universelle et conviviale garantissant la dignité de l'autre en toute circonstance ». Refusant les clichés occidentaux d'une Afrique sanguinaire, minée par les conflits identitaires, l'auteur donne à voir une Afrique qui, par des voies certes différentes de celles suivies par l'Occident, aurait participé à l'advenue de la démocratie. Si l'usage du terme de « démocratie » paraît ici inapproprié pour penser les modes de constitution de

l'Afrique comme espace politique¹³, l'assertion précédente consiste à affirmer que la démocratie ne serait pas une invention proprement occidentale. Le fonctionnement politique et social de l'Afrique pourrait lui aussi se réclamer de la démocratie, si par ce terme on entend la coordination pacifique des groupes humains voisins. Autrement dit, chacun de ces deux espaces, pensés comme cloisonnés, que sont l'Afrique et l'Occident auraient inventé leurs mécanismes démocratiques. Toutefois, pour pouvoir affirmer que la démocratie est une catégorie de pensée endogène, les défenseurs africains des relations à plaisanterie font subir à la réalité historique des torsions peu scientifiques. L'usage approximatif qui est fait de ce terme dans les écrits de Soumano témoigne à l'évidence de la difficulté à faire oublier que le concept de démocratie a été récemment importé en Afrique. Par conséquent, il apparaît clairement que les promoteurs des relations à plaisanterie, sous prétexte de redorer le blason de l'Afrique, participent en fait du mouvement actuel de réafricanisation des concepts et des formes de gouvernance importées (Amselle 2001), par lequel des réalités historiques variées, qu'une catégorie univoque ne peut pourtant subsumer, sont revêtues des « oripeaux du lexique international » (Mbembe 2000).

Sortir de l'idéologie racialisée ?

Les réflexions présentées ci-dessus, dont nous avons jusqu'à présent souligné la teneur afrocentriste et racialisée, contiennent de manière paradoxale les éléments d'une redéfinition de l'identité africaine qui s'ouvre à des horizons universalistes. La pensée du griot Bakary Soumano, donnant à voir une Afrique qui, par des voies certes différentes de celles suivies par l'Occident, aurait participé à l'advenue de la démocratie, témoigne de la volonté d'inscrire le sujet africain dans un système de valeurs qui n'a pas de frontières. Elle se réfère donc pleinement à la philosophie politique à l'occidentale et aux valeurs des Lumières. On peut dire qu'en même temps qu'il cherche à défendre une spécificité africaine, Soumano offre cette perspective paradoxale de déconstruire la vision d'une altérité radicale de l'Afrique. Ayant participé au « travail de l'universel » (Mbembe 2000) qu'est l'invention de la démocratie et des principes des droits de l'Homme, l'Afrique serait un espace appartenant à part entière à l'humanité. Il apparaît clairement que, pour certains intellectuels et hommes politiques, le processus de renouvellement identitaire passe par la reconnaissance d'une multiplicité raciale unie dans le partage de valeurs communes. La spécificité africaine n'est défendable qu'à condition de ne pas la faire reposer sur une césure

13. Les relations à plaisanterie, même lorsque l'on considère qu'elles favorisent l'entente entre peuples, ne sont pas un mode d'organisation politique dans lequel le pouvoir politique est entre les mains du peuple, bref une « démocratie » à proprement parler.

radicale à fondement biologique et/ou culturel. Quant aux travaux qui restent ancrés dans une perspective strictement négro-africaine, ils tentent de transcender l'approche ethniciste de l'Afrique caractéristique des réflexions sur les relations à plaisanterie pour lui substituer une approche globale qui fait de cet espace une entité certes décomposable en micro-unités ethniques, mais à maintenir unie par des mécanismes appropriés. La tension entre démarche universalisante et démarche particulariste, discutée par Achille Mbembe (2000 : 28) et Étienne Smith (2004) est bien visible dans le renouveau des relations à plaisanterie. Dans ces discours, « la défense de l'humanité va presque toujours de pair avec la revendication du caractère spécifique de sa race, de ses traditions, de ses coutumes et de son histoire ». Tout ce qui est étiqueté « africain » est pensé à l'entrecroisement entre une pensée de la différence et un discours de la co-appartenance à l'humanité.

Il est difficile de parier sur l'avenir des relations à plaisanterie comme mécanismes fonctionnels de cohésion nationale, de même qu'il est difficile de savoir si cet élément du patrimoine anthropologique, reconstruit par ses promoteurs dans le cadre de la production du concept « Afrique », passera dans les pratiques quotidiennes de médiation. Malgré tout, le processus actuel d'appropriation des catégories étrangères témoigne des formes d'inventivité identitaire en cours. Les relations à plaisanterie constituent un des matériaux à disposition, parmi tant d'autres, au service de la construction d'une certaine idée de l'Afrique et des Africains. Comme tout signifiant, il peut être approprié par tout un chacun et donner lieu à des interprétations diverses. Promesse de cohésion nationale, élément du renouveau africain, témoignage vivant de la force de la tradition : chacun l'intègre à sa panoplie selon les objectifs qu'il s'est donnés.

*

En guise de conclusion, on voudrait ici souligner que l'objet de recherche « relations à plaisanterie » est un bon observateur du processus actuel de multiplication des « points de vue » sur les pratiques sociales. Il témoigne à la fois des différentes tendances analytiques, ancrées dans des traditions nationales différentes (Copans 2000), mais aussi de la réappropriation des catégories de pensées hors du champ intellectuel qui les a engendrées, ceci à des fins pratiques. Toute réflexion sur cet objet nécessite par conséquent de prendre en compte cette multiplicité des discours, apparus dans des sphères plus ou moins bien différenciées de l'espace social. La présente contribution a consisté à dévoiler les présupposés récurrents dans les réflexions produites sur cet objet en soulignant combien ces points de vue multiples sur un signifiant aux contours peu définis sont fonctions du contexte politique et intellectuel dans lesquels ils émergent. Le travail n'a aucunement cherché à vanter les mérites d'une anthropologie de tradition française, seule capable de fournir une pensée critique à l'égard des catégories de pensées de la

discipline et des imaginaires collectifs à partir desquels l'Afrique est perçue. Les références intellectuelles sur lesquelles se fonde la démarche suivie constituent un corpus de savoirs organisés propres à la discipline anthropologique, non à *des* anthropologies parcellisées. Elles s'inspirent des nouveaux paradigmes d'une discipline qui, inspirée par le courant critique de la déconstruction, renouvelle le regard qu'elle a jusque-là porté sur ses objets de recherche. On peut dire au terme de ce parcours que, pour tenter d'échapper aux spectres ethnologiques qui poursuivent aujourd'hui les différents penseurs des relations à plaisanterie, qu'ils soient hommes politiques, membres d'associations, professeurs, écrivains ou chercheurs, il importe de se débarrasser d'un réductionnisme ethnographique consistant à déconnecter les phénomènes sociaux et les sociétés, pour lui substituer une optique dynamique, cosmopolite et macro-géographique. Les relations à plaisanterie apparaissent alors être une catégorie sémantique liée à des configurations de pouvoir historiques. Cette catégorie, tombée dans l'oubli, fait sa réapparition sous des formes diverses, qui ont toutefois en commun d'être largement imperméables au courant critique de la déconstruction. Il en ressort qu'au lieu de donner lieu à des réflexions sur l'usage des signifiants à des fins pratiques, le concept de relations à plaisanterie devient un élément supplémentaire dans les débats, aux enjeux politiques et économiques évidents, sur la définition de l'africanité.

Centre d'études africaines, EHESS, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

ALPERS, E. A.

1975 *Ivory and Slaves in East Central Africa. Changing Patterns of International Trade to the Later Nineteenth Century*, London, Heinemann Educational.

AMSELLE, J.-L.

1990 *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot.

1996 « L'étranger dans le monde mandingue et en Grèce ancienne : quelques points de comparaison », *Cahiers d'Études africaines*, XXXVI (4), 144 : 755-761.

2001 *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion.

2002 « L'Afrique : un parc à thèmes », *Les Temps Modernes* (« Afriques du monde »), 620-621 : 46-60.

AMSELLE, J.-L. & M'BOKOLO, E. (dir.)

1985 *Au cœur de l'ethnie. Tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte.

ANDERSON, B.

1983 *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London-New-York, Verso.

ASSEFA, H.

1993 « Peace and Reconciliation as a Paradigm », *Peace Initiative Series*, 1, Nairobi : 5-16.

BÂ, A. H.

1991 *Amkoullel, l'enfant peul*, Paris, Actes sud.

BADINI, A.

1996 « Les relations de parenté à plaisanterie : éléments des mécanismes de régulation sociale et principe de résolution des conflits au Burkina Faso », in R. OTAYEK, F. M. SAWADOGO & J.-P. GUINGANE (dir.), *Le Burkina Faso entre révolution et démocratie (1983-1993)*, Paris, Karthala : 101-116.

BARTH, F. (ed.)

1969 *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organisation of Culture Difference*, Bergen-Oslo, Universitet Forlaget ; London, George Allen & Unwin.

BAUMAN, R. & SHERZER, J. (eds.)

1975 *Exploration in the Ethnography of Speaking*, London, Cambridge University Press.

BAZIN, H.

1985 « À chacun son Bambara », in J.-L. AMSELLE & E. M'BOKOLO (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte : 87-127.

1996 « Interpréter ou décrire », in J. REVEL & N. WACHTEL (dir.), *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Cerf-Éditions de l'EHESS : 401-420.

BEIDELMAN, T. O.

1966 « *Utani* : Some Kaguru Notions of Death, Sexuality and Affinity », *South-western Journal of Anthropology*, 22 (4) : 354-380.

1967 *The Matrilineal Peoples of Eastern Tanzania (Zaramo, Luguru, Kaguru, Ngulu, etc.)*, London, International African Institute.

BRATTON, M. & HYDEN, G. (eds.)

1994 *Governance and Politics in Africa*, Boulder, Lynne Rienner Publishers.

CAMARA, S.

1969 *Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société malinké*, Thèse de doctorat, Université de Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines.

CANUT, C.

2002 « Pouvoirs, places et filiation. Les *Senankuya* en milieu urbain au Mali », *Cahiers de Praxématique*, 38 : 175-197.

CHRÉTIEN, J.-P. & PRUNIER, G.

1989 *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala.

COPANS, J.

- 2000 « Anthropologues sans frontières : internationalistes, mondialistes ou internautes ? L'inconscient national à l'épreuve des terrains... et des débats ! », *Anthropologie et sociétés*, 24 (21) : 53-55.

DAVIDHEISER, M.

- 2003 « Joking Kinship and Conflict Management : An African Perspective on Dispute Mediation », paper presented for the American Anthropological Association Meetings in Chicago, avril.

DIALLO, Y.

- 2002 « The Fulbe and their Neighbours : On Joking Relationships in Western Burkina Faso », paper presented at the workshop on *Friendship, Descent and Alliance*, Halle-Saalem, Max Planck Institute for Social Anthropology, 16-18 décembre.

DIOP, Cheikh A.

- 1955 *Nations nègres et cultures. De l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence Africaine.

DOUMBIA, A. T.

- 2002 « Les relations à plaisanteries dans les sociétés mandingues », *Recherches africaines*, Annales de la faculté des lettres, langues, arts et sciences humaines, Bamako, Université du Mali, janvier-juin : 28-42.

DOUMBIA, P.-E.-M.

- 1936 « Étude du clan des forgerons », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF*, 19 : 334-380.

DURANTI, A. & GOODWIN, C. (eds.)

- 1992 *Rethinking Context. Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.

FAUVELLE, F.-X.

- 1998 « L'afrocentrisme entre révision de l'histoire et quête d'identité », *Les Temps Modernes*, 600 : 283-302.

FAY, C.

- 1995 « Car nous ne faisons qu'un. Identités, équivalences, homologues au Maasina (Mali) », *Cahiers des Sciences humaines*, ORSTOM, 31 (2) : 427-456.

FOUÉRE, M. A.

- 2004 *L'objet ethnologique « relations à plaisanteries » dans l'espace est-africain (Tanzanie) : de la construction savante d'une coutume à la restitution des situations sociales de l'utani*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- 2005 « Les métamorphoses des "relations à plaisanteries". Un nouvel enjeu politique dans la construction des États-nations », *Cahiers d'Études africaines*, XLV (2), 178 : 389-430.

GALVAN, D.

2003 « Joking Kinship, Constructivism, and Ethnic Cooperation in Senegal », paper for the presentation at the 2003 Annual Meeting of the African Studies Association, Boston.

GOFFMAN, E.

1991 [1974] *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.

GOODY, J.

1979 [1977] *La raison graphique. Domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit.

GRIAULE, M.

1948 « L'alliance cathartique », *Africa*, 18 (4) : 242-258.

1966 [1948] *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotéméli*, Paris, Livre de Poche.

GYEKYE, K.

1996 *African Cultural Values : An Introduction*, Accra, Sankofa Publishing Company.

HAFFENDEN, J. R.

1967 [1930] *The Red Men of Niger*, London, Frank Cass & Co. Ltd.

HAGBERG, S.

2002 « The Politics of Joking Relationships in Burkina Faso », paper presented at the workshop on *Friendship, Descent and Alliance*, Halle-Saale, Max Planck Institute for Social Anthropology, 16-18 December.

HOBBSBAWM, E. & RANGER, T. (eds.)

1983 *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.

HOUNTONDI, P. J. (dir.)

1994 *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, Dakar, Codesria ; Paris, Karthala.

ILIFFE, J.

1968 « Tanzania under German and British Rule », in B. A. OGOT & J. A. KERIAN (eds.), *Zamani : A Survey of East African History*, Nairobi, EAHP Longmans : 290-311.

1969 *Tanganyika under German Rule*, London, Cambridge University Press.

1979 *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press.

KOMPAORÉ, P.

1999 « La parenté à plaisanterie : une catharsis sociale au profit de la paix et de la cohésion sociale au Burkina Faso », *La problématique des alliances et des parentés à plaisanterie au Burkina Faso : historique, pratique et devenir*, Ouagadougou, Les grandes conférences du ministère de la Culture, des Arts et du Tourisme.

KONARÉ, A. B.

1996 « Solidarité africaine et intégration, la voie de la société civile », colloque international, *L'œuvre de Cheikh Anta Diop et la Renaissance de l'Afrique au seuil du 3^e millénaire*, Dakar, 22 février-2 mars.

KONATÉ, D.

1999 « Les fondements endogènes d'une culture de la paix au Mali : les mécanismes traditionnels de prévention et de résolution des conflits », in *Les fondements endogènes d'une culture de la paix en Afrique : mécanismes traditionnels de prévention et de résolution des conflits*, Paris, Unesco : 27-45.
<<http://www.unesco.org/cpp/publications/mecanismes/edkonate.htm>>.

KOPONEN, J.

1988 *People and Production in Late Pre-colonial Tanzania. History and Structures*, Scandinavian Institute of African Studies.

KOPYTOFF, I. (ed.)

1987 *The African Frontier. The Reproduction of Traditional African Society*, Bloomington, Indiana University Press.

LABOURET, H.

1929 « La parenté à plaisanteries en Afrique Occidentale », *Africa*, 2 : 244-254.

LEENHARDT, M.

1930 *Notes d'Ethnologie Néo-calédoniennes*, Paris, Institut d'ethnologie.

1947 *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard.

LOWIE, R. H.

1912 « Social Life of the Crow Indians », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, 9 (2) : 179-253.

LUCAS, S. (ed.)

1974 *Utani Relationships in Tanganyika*, Université de Dar-es-Salaam, 7 vol.

MALINOWSKI, B.

1989 [1922] *Les Argonautes du pacifique occidental*, Paris, Gallimard.

MARIKO, K. A.

1990 « La parenté à plaisanteries comme facteur d'intégration sociale en Afrique occidentale », colloque international, *Aires culturelles et création littéraire en Afrique*, Biennale des arts et des lettres, Dakar, 12-18 décembre, NEAS-ACTT : 35-38.

MBEMBE, A.

2000 « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, 77 : 16-43.

2001 *On the Postcolony*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.

MEAD, M.

1934 « Kinship in the Admiralty Island », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, 34, (2) : 181-358.

MEEK, C. K.

1925 *The Northern Tribes of Nigeria, An Ethnographical Account of the Northern Provinces of Nigeria Together with a Report on the 1921 Decennial Census*, 2 vol., London, Oxford University Press.

MELLAND, F. H.

1967 [1923] *In Witch-Bound Africa. An Account of Primitive Kaonde Tribe and Their Beliefs*, London, Franck Cass & Co. Ltd.

MKANGI, K.

1997 *Indigenous Social Mechanisms of Conflict Resolution in Kenya : A Contextualized Paradigm for the Examining Conflict in Africa*, Nairobi, University of Nairobi.
<[http://www.payson.tulano.edu/conflicts/Cs %20St/MKACON2.html](http://www.payson.tulano.edu/conflicts/Cs%20St/MKACON2.html)>.

MOREAU, R. E.

1941 « The Joking Relationship (utani) in Tanganyika », *Tanganyika Notes and Records*, 12 : 1-10.

1944 « Joking Relationships in Tanganyika », *Africa*, XVI : 386-400.

MUDIMBE, V. Y.

1988 *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of knowledge*, Bloomington, Indiana University Press.

O'BANNON, B. R.

2003 Do not Speak to Me of *Cousinage* : Neoliberalism, Changing Identities and Conflict Management in Senegal, paper presented at the *African Association Annual Meeting, Boston*.

PARKIN, D.

1980 « The Creativity of Abuse », *Man*, 15 : 45-64.

RADCLIFFE-BROWN, A. R.

1940 « On Joking Relationships », *Africa*, 13 (3) : 195-210.

1949 « A Further Note on Joking Relationships », *Africa*, 19 : 133-40.

1968 [1952] *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Éditions de Minuit.

RANGER, T.

1985 « The Invention of Africa », in E. HOBBSAWM & T. RANGER (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.

REICHARD, P.

1889 « Die Wanjamuesi », *Zeitschrift der Gesellsch. für Erdk. zu Berlin*, 24 : 246-331.

RICHARDS, A. I.

1935 « Preliminary Notes on the Babemba of North-Eastern Rhodesia », *Bantu Studies*, 9 (3) : 225-253.

1937 « Reciprocal Clan Relationships among the Bemba of N.E. Rhodesia », *Man*, XXXVII : 188-193.

RIVERS, W. H. R.

1914 *The History of Melanesian Society*, Cambridge, Cambridge University Press.

ROBERTS, A.

1968 *Tanzania Before 1900*, Nairobi, East African Literature Bureau for the Historical Association of Tanzania.

1969 « Political Change in the Nineteenth Century », in I. N. KIMAMBO & I. J. TEMU (eds.), *A History of Tanzania*, Nairobi, The Historical Association of Tanzania by the East African Publishing House.

1970 « Nyamwezi Trade », in R. GRAY & D. BIRMINGHAM (eds.), *Pre-colonial African Trade. Essays on Trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London-New York, Oxford University Press.

SAÏD, E. W.

1980 [1978] *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil.

SHERIFF, A. M. H.

1980 « Tanzanian Societies at the Time of Partition », in M. H. Y. KANIKI (ed.), *Tanzania under Colonial Rule*, London, Longman.

1987 *Slaves, Spices and Ivory in Zanzibar. Integration of an East African Commercial Empire into the World Economy, 1770-1873*, London, James Currey.

SISSAO, A. J.

2002 *Alliances et parentés à plaisanterie au Burkina Faso : mécanismes de fonctionnement et avenir*, Ouagadougou, Sankofa & Gurli Éditions.

SMITH, P.

1973 « Principe de la personne et catégories sociales », in *La notion de personne en Afrique Noire*, Paris, Éditions du CNRS.

SMITH, É.

2004 « Les cousinages de plaisanterie en Afrique de l'Ouest, entre particularismes et universalismes », *Raisons politiques*, 13 : 157-169.

SOUMANO, B.

2002 « L'éthique des relations cathartiques », document dactylographié.

STEFANISZYN, P. B.

1964 *Social and Ritual Life of the Ambo in Northern Rhodesia*, Oxford, Oxford University Press.

TAMARI, T.

1997 *Les castes de l'Afrique occidentale : artisans et musiciens endogames*, Nanterre, Société d'ethnologie.

TANOU, S.

2003 « Burkina Faso Joking Relationship », *ANB-BIA Supplement*, 453.
<<http://www.peacelink.it/anb-bia/nr453/e02.html>>.

TOPAN, S. M.

1999 « La parenté à plaisanterie ou *Rakiiré-Sinagu-De-Tiraogu* », *La problématique des alliances et des parentés à plaisanterie au Burkina Faso : historique, pratique et devenir*, Ouagadougou, Les grandes conférences du ministère de la Culture, des Arts et du Tourisme.

WEGRU, J. Y.

2000 « The Dagaaba-Frafra Joking Relationship », *Folklore*, 14, December : 86-97.
<<http://www.folklore.ee/folklore/vol14/dagaabe.htm>>.

WHITE, C. M. N.

1955 « Joking Relationships in Central Africa », *African Studies*, 14 (3) : 97-112.

1958 « A Note on Luvale Joking Relations », *African Studies*, 17 : 28-33.

WILSON-FALL, W.

2000 « Conflict Prevention and Resolution among the Fulbe », in I. W. ZARTMAN (ed.), *Traditional Cures for Modern Conflicts : African Conflict « Medicine »*, Boulder, Co-London, Lynne Rienner.

ZARTMAN, I. W. (ed.)

2000 *Traditional Cures for Modern Conflicts : African Conflict « Medicine »*, Boulder, Co-London, Lynne Rienner.

RÉSUMÉ

Malgré la multiplicité des instances énonciatives concernées par les pratiques de « relations à plaisanterie », on note une même tendance à reproduire, sans les soumettre à un examen critique, les imaginaires de l'Afrique et des Africains construits par l'africanisme classique. Ces imaginaires s'ancrent dans une vision essentialiste de l'africanité couplée à une perspective non critique de la notion de « tradition ». La promotion des « relations à plaisanterie » dans la résolution des conflits en Afrique s'inscrit dans une approche afrocentrée de la réalité africaine. Les discours qui définissent l'africanité en termes raciaux, géographiques et culturels ont ceci de paradoxal qu'ils cherchent à asseoir la participation de l'Afrique à l'humanité en générale sur l'exacerbation de la différence.

ABSTRACT

African Identity through the Prism of Joking Relationships. A Study of Essentialism in the Long-standing. — The multiple discourses on the social practices of joking relationships are characterized by the same tendency to contribute to the reproduction of representations of Africa and Africans built by classical anthropology without questioning them. These representations are rooted in an essentialist perception of

African identity as well as in an uncritical approach of the notion of tradition. Current attempts to promote joking relationships as a mechanism of conflict resolution in Africa are clearly related to this constructed vision of Africa. Discourses that define African identity in racial, geographical and cultural terms are paradoxical in that they draw on a particularistic perspective to claim the participation of Africa in humanity.

Mots-clés/Keywords : Africanité, construction identitaire, essentialisme, État-nation/ African identity, conflict resolution, essentialism, construction of identity, nation state.